



Verlaine
**Œuvres poétiques
complètes**

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR YVES-GÉRARD LE DANTEC
ÉDITION REVUE, COMPLÉTÉE
ET PRÉSENTÉE PAR JACQUES BOREL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

VERLAINE

Œuvres
poétiques complètes

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ
PAR Y.-G. LE DANTEC
ÉDITION RÉVISÉE
COMPLÉTÉE ET PRÉSENTÉE
PAR JACQUES BOREL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1962.

PREMIERS VERS

CERTAINS poètes se cherchent longtemps, parfois dans l'angoisse ou le doute ; beaucoup s'approchent lentement d'eux-mêmes à travers de constantes recherches techniques, sans cesse remises en question, comme s'ils attendaient d'une expérimentation ou d'une interrogation toujours plus attentives du langage la découverte de leur propre voix ; d'autres enfin, et les plus opposés en apparence — ainsi de Hugo, de Rilke —, loin de jeter d'emblée des feux éblouissants et totalement neufs, se développent comme des arbres, en une croissance ininterrompue, et culminent en un chant souverain vers quoi il semble alors que tendaient toutes leurs œuvres antérieures, celles-ci n'apparaissant plus du coup que comme les différents jalons d'une œuvre en devenir. Rien de tel chez Verlaine, et cela vaut qu'on y prenne garde. Il chante presque d'emblée avec cet accent inouï qui est le sien ; le frisson, la chanson grise, la vaporisation de l'être dans la sensation ou la rêverie, cette boiterie mélodieuse de la prosodie par laquelle le grelottement même d'une âme « en peine » et « de passage » se communique directement, et l'on ne sait si c'est à l'âme ou aux sens soudain vacants et dénoués, tout ce qui fait la magie fragile et obsédante de l'art verlainien est là, presque totalement délivré et maîtrisé dès les Poèmes saturniens, s'exprime avec une extraordinaire liberté dans les Fêtes galantes et surtout les Romances sans paroles, puis, malgré les quelques admirables poèmes de Sagesse qui semblent ouvrir la voie à un impressionnisme symbolisant, malgré quelques sursauts tardifs et sans lendemain, cet art si tôt conquis se détourne des chemins qu'il a ouverts ou pressentis, se retranche, s'oublie et va jusqu'à se renier dans un retour aux jeux anciens, dans une longue litanie sans surprise et sans grâce, dans un adieu à soi-même si étrange et si définitif que seuls le reniement ou la fuite de Rimbaud peuvent finalement lui être comparés. À l'inverse de la plupart, le chant verlainien jaillit presque aussitôt dans sa limpidité et sa singularité, puis, à partir de 1876 environ, il s'embourbe et se perd, ne reparaisant plus ici et là qu'en fusées vite retombées. Tandis que la majorité des artistes commencent par être prisonniers des mots, des rythmes, des images d'autrui, subissent la fascination et la contamination des autres, et ne se

dégagent que progressivement de ces manèges d'autrui qui leur ont d'abord donné cet ébranlement et ce secret désir d'imiter qui sont à la source de toute création, Verlaine assimile d'instinct la voix, les pièges, les secrets des autres, les transmue avec une rapidité déconcertante en un chant personnel, rend bientôt méconnaissables ces premiers modèles à partir desquels il s'est pourtant, lui aussi, cherché et découvert. Mais, singularité non moins étonnante, alors que la plupart, une fois en possession de leur génie propre, lui restent d'ordinaire fidèles, même lorsqu'ils semblent le soumettre aux expérimentations formelles apparemment les plus éloignées de sa source, c'est après avoir eu l'étonnant bonheur d'être soi quand à peine il commençait à chanter — les Poèmes saturniens sont d'un jeune homme de vingt ans, Fêtes galantes et Romances sans paroles ne sont pas loin derrière et les poèmes de Sagesse où le poète habite son souffle le plus nu sont écrits entre trente et trente-deux ans —, que Verlaine se trouve en proie aux puissances qui lui sont le plus étrangères : loin de s'en défendre, il les accueille, il s'y soumet ; son art marque devant soi-même une déconcertante hésitation, recule et se fuit dans des formes qu'il ne crée plus, pastiche, parodie de soi et des autres, obéit tour à tour ou simultanément aux sollicitations les plus diverses, les plus opposées, ou prétend se survivre, sans pourtant y croire sans doute tout à fait, dans d'interminables besognes alimentaires menées tant bien que mal jusqu'à la fin.

De la plus grande partie de son œuvre, ainsi, Verlaine est totalement ou partiellement absent. Nulle vocation poétique plus impérieuse, plus précoce, plus résolument affirmée, mais nulle non plus qui ait si tôt tourné court ; non pas tant éteinte que trahie, reniée, s'en prenant à soi-même enfin, se dénonçant et s'accusant.

Sensation et rêverie, c'est en s'en prenant, par un étrange retournement panique, à ces deux pôles essentiels de son art, que Verlaine s'éloignera un jour irrémédiablement de lui-même, condamnera sa poésie, en la coupant de ses racines vives, à ce végétement morne et désesparé où n'affleureront plus, à partir de Sagesse, que des nappes de nostalgie ou la poignante raillerie d'un être qui assiste à sa propre défaite, à son propre anéantissement. Sensation et rêverie, très tôt cependant Verlaine les avait reconnues pour la source même de son art, s'était essayé à fondre leur double courant en une unique coulée mélodique. De cette tentative, les poèmes de jeunesse les plus caractéristiques portent déjà témoignage, et, dans Fadaïses, cette aigre

fadeur, ce tremblement secrètement crispé d'une âme qui s'effare, qui cherche l'absence et se donne à soi-même congé, montrent assez que le poète est tout proche, dès 1861, de mettre la main sur l'essentiel de ses secrets et de ses pièges.

La dissolution de l'être poreux et abandonné dans la rêverie, sa projection et sa pulvérisation dans les objets du monde, Verlaine a très vite vu ou senti là la pente profonde de son génie. Ce songe auquel la sensation donne chez lui naissance et qui entraîne alors tout l'être démarré, envahi, dans une lente dérive indéfinie, et parfois panique, affolée, tourbillonnante, avant de se révolter contre lui, il l'élit, il en fait le lieu même et le signe de sa poésie, il voit en lui, comme les Poèmes saturniens le diront en clair, la « patrie respirante de l'âme ».

Cet enfant, ce petit bourgeois qu'il fut, Verlaine le montre, dans ses Confessions, sollicité dès le plus jeune âge par ses sensations et à elles précocement attentif : « Je fixais tout, rien ne m'échappait des aspects, j'étais sans cesse en chasse de formes, de couleurs, d'ombres. Le jour me fascinait et bien que je fusse poltron dans l'obscurité, la nuit m'attirait, une curiosité m'y poussait, j'y cherchais je ne sais quoi, du blanc, du gris, des nuances peut-être. » Il ne le montre pas moins attentif à ce « kaléidoscopage » des sensations, à leur glissement et comme à leur emboîtage infini les unes dans les autres, à cette immixtion de la rêverie en elles, à ces choses soudain qui « chantent dans la tête alors que la mémoire est absente », à ce lointain murmure du « sang qui chante et qui pleure » alors que l'« âme s'est enfuie » et que l'on dirait que c'est le corps même, passif et dénoué, ses rumeurs et ses ténèbres, qui sont devenus le lieu et le lit de la rêverie : il suffit du bruit léger de l'eau qui chante dans une bouilloire pour que ce chuchotement vaguement perçu à travers un demi-sommeil déclenche chez le petit Verlaine ce flux d'images captées dans leur mouvement et éveillant dans le rêveur de confus, de renaissants harmoniques. L'importance attachée par Verlaine à ce moment si ténu de sa petite enfance ne peut manquer de frapper ; c'est le mouvement même de la rêverie verlainienne qui est ici saisi, et le secret de cette magie allusive qui est celle de Vendanges, de Kaléidoscope, d'Images d'un sou. Le côté panique, fantomatique de l'art verlainien, celui de ces Fêtes galantes démarrées de la réalité, situées aux confins de l'imaginaire et de l'absence, cette pâleur livide dont la lune ou la mort fardent des visages spectraux, ne sont pas moins perceptibles dans certaines de ces fragiles sensations d'enfance que rapportent les Confessions : c'est d'instinct

que le petit Verlaine fait des fantômes de pénitents entrevus à Montpellier, substituée à l'évidence des couleurs cette buée grise ou laiteuse qui les noie, plonge soudain les objets du monde dans le demi-jour frissonnant d'un méconnaissable ailleurs.

Nature poétique puissante, libre, et, bien que la préférence accordée au mode mineur, le goût de la chanson grise, de la « chose envolée » aient longtemps masqué à la critique une évidence si peu récusable, comme sauvage. Vocation reconnue dès l'enfance, acceptée et choisie sitôt que reconnue. Mais sensation et rêverie restent des plages vides tant qu'elles n'ont pas rencontré un langage ; le chant est le seul lieu où le monde de l'imaginaire accède à la réalité. Le langage poétique, il ne naît pas pourtant spontanément à partir de la rêverie, de la sensation, de l'élection de l'imaginaire ou de l'adhésion profonde de l'être aux images. Ces images ne sont pas reconnues d'abord dans la nature, mais dans d'autres œuvres. C'est la lecture, la révélation d'un autre univers, celui des formes et des rythmes, qui découvrent au poète ce mouvement irrésistible en lui auquel il s'identifiera désormais. Cet univers, pressenti déjà sans doute à travers de plus sages « morceaux choisis », ce sont les Fleurs du mal, et aussi les Cariatides de Banville, qui, au collège, l'ouvrent à Verlaine. Il a quatorze ans, et c'est à ce moment d'« imitation enfantine » qu'il fait, significativement, remonter, dans les Confessions, sa vocation poétique. L'influence de Baudelaire, ainsi, cette influence « qui ne pouvait que grandir et... s'élucider, se logifier avec le temps », elle est là, avouée, saluée, dès le début.

C'est à Hugo toutefois que Verlaine dédie et envoie les premiers vers de lui que nous connaissions, et qui datent également de la quatorzième année : la Mort. Vers négligeables, sans doute : nous savons bien d'où vient cette faucheuse dans un champ, et cette « faux dans ses livides mains ». Mais enfin il est caractéristique que ces premiers vers, malgré leur gaucherie, leur raideur, leurs fautes de prosodie, offrent déjà des variantes, des repentirs : ce trait, et aussi le fait que Verlaine les ait adressés aussitôt à un poète admiré, montre assez, chez cet adolescent qui s'essaie, la volonté, la conscience de faire là œuvre littéraire, et ce besoin d'être accueilli et jugé que n'ont pas d'ordinaire les collégiens qui balbutient en vers leurs confidences, leurs aspirations ou leurs nostalgies. C'est bien d'un acte poétique que, au moins par l'intention, il s'agit là en effet.

Mais il y a plus. Il est singulier que le dernier grand poème écrit par Verlaine, ce poème de décembre 1895 si considérable

et si longtemps négligé, soit intitulé, à peine différemment : Mort ! Il est singulier que le plus significatif, le plus véritablement verlainien des poèmes de jeunesse, Fadaises, écrit à dix-sept ans, en juillet 1861, soit ce grinçant madrigal, cet aveu d'amour adressé à la mort. La mort, la fuite, l'absence, ce lieu vide de l'âme, déjà ils apparaissent ici comme le fondement même de la poésie verlainienne. Absence en elle partout présente et sous-jacente à toute chose. Ce visage fardé, blêmi et bleui par un clair de lune irréel, que courtisent ouvertement ou en secret les fantoches fantomatiques des Fêtes galantes, c'est bien lui qui, nommé et reconnaissable, est courtisé dans Fadaises. La chair pourra bien être un jour exaltée comme le « seul fruit mordu » aux « vergers d'ici-bas », une nostalgie essentielle dans le même moment l'appelle et la récuise ; ce n'est pas elle qui est avidement cherchée, interrogée, étreinte, mais sous elle cette absence invisible et pressentie, cette absence seule convoitée, seule aimée, ce courant mortel du songe qui entraîne le rêveur, le fascine et le dissout lui-même sur des confins où il n'a finalement rien étreint. On entrevoit ainsi, dès les premiers vers écrits par Verlaine et qui comptent, la source profonde de cette poésie : c'est dans l'humus d'une rêverie quasi organique qu'elle naît, et cette rêverie qui traverse les objets du monde, les noie, les entraîne avec elle dans une buée flottante, qui les dissout comme, au bout du compte, elle dissout le rêveur lui-même, débouche sur la mort et l'absence ou se confond avec elles. Si le rêveur ne peut rien étreindre du réel qui ne soit aussitôt menacé d'irréalité et de dissolution, c'est qu'il est lui-même étreint par le rêve et emporté par lui comme on est étreint, éteint, emporté par la mort. D'où, chez Verlaine, ces brusques accès paniques, ces soudains réveils angoissés, ces tentatives toujours avortées pour se prémunir contre l'invasion menaçante du songe, pour s'ancrer dans une réalité à laquelle jamais il ne peut adhérer tout à fait, chair, lois, image du Christ incarné, obsession d'un salut enfin, prière ou action, ou encore cette mort chrétienne vue comme le suprême recours, et presque comme un exorcisme, contre l'absence et la pulvérisation intime de l'être.

Très tôt ainsi, un double mouvement habite Verlaine. Le rêve est d'abord reconnu et choisi comme « la région où vivre » ; puis, ce rêve qui, très tôt, comme dans le Monstre, s'achève en cauchemar, préfigure la mort et l'anéantissement du rêveur, est combattu, repoussé, renié.

Un autre poème de jeunesse, Aspiration, daté comme Fadaises de 1861, peut bien n'apparaître d'abord que comme

un simple décalque baudelairien ; il ne proclame pas moins ouvertement que le fera un peu plus tard le Prologue des Poèmes saturniens la suprématie du songe sur la vie, le schisme irréparable entre réel et imaginaire et du même coup un schisme, un divorce intime au cœur de l'être, schisme que, par la suite, Verlaine tentera de résoudre dans une impossible réconciliation, mais auquel il consent dans le moment qu'il le reconnaît ; pour le jeune homme qui écrit Aspiration, la vie est déjà la « vie atroce et laide d'ici-bas », la suspicion est jetée sur le « remuement de la chose coupable », le monde dénoncé comme un « bain » impur ; dès lors, c'est à se réfugier « loin de tout ce qui vit » qu'aspire le poète, le rêve et l'imaginaire sont tenus pour seuls habitables ; ce n'est donc plus à dire, à recenser ou à exalter les objets et les formes de l'univers réel que déjà se voue la poésie verlainienne, mais bien à créer un réel de l'imaginaire.

Le mouvement qui, en Verlaine, s'oppose à cette élection de l'imaginaire, soupçonne ou dénonce le flux de la rêverie, sa face livide et périlleuse, son obscure parenté avec l'absence, le vide, la mort, n'apparaît pas moins précocement. Le désert de l'imaginaire, ce « vague » et ce sable des fables qu'accusera le dernier poème : Mort !, les Vers dorés de 1866, contemporains des Poèmes saturniens mais significativement retranchés du recueil, tentent déjà de le conjurer ; déjà dans cette gauche et naïve profession de foi parnassienne Verlaine se tourne contre cette pente profonde du songe en lui ; « le rêveur » y « végète comme un arbre » ; le « marbre » de l'esthétique parnassienne, si contraire au génie verlainien, il ne le caresse un instant que comme un recours possible au titubement de l'être en dérive, menacé de se perdre et de se défaire dans le « vague des fables », dans les eaux mortelles du songe.

Mais avant même, un autre poème de 1861, étrangement différent d'Aspiration et de Fadaïses, témoigne de cette révolte en Verlaine contre des puissances auxquelles il semblait d'abord se vouer tout entier : Des morts peut être considéré comme le premier de ces poèmes-actions qui, même à l'époque des Romances sans paroles, ne cesseront de jalonner l'œuvre comme autant de dénégations opposées au courant de la rêverie, au tremblement de l'âme orpheline, les Vaincus, les Renards, tels poèmes politiques ou théologiques de Sagesse.

Ainsi, dès le début, il y a en Verlaine ce « schisme têtue » qu'un instant, à la suite de Rimbaud et à son exemple, il tentera de résoudre sans le pouvoir dans l'étonnante entreprise

dont témoigne Crimen Amoris; il y a ces vanes ouvertes de la sensation et de la rêverie, et l'originalité la plus saisissante du poète sera de les faire se pénétrer l'une l'autre, la sensation semblant alors être l'affleurement même de l'âme, la rêverie envahissant les objets du monde et ceux-ci, dénoués, isolés, devenant à leur tour les signes d'une rêverie ou d'une émotion qui se projette en eux. Il y a enfin ce vertige, cette obscure conscience de ne « savoir pourquoi », ces mots de fiançailles murmurés à la mort et en même temps un effroi et un recul devant ce « mystère nocturne » dont la laiteuse émanation ne cesse pourtant de baigner la poésie verlainienne, de la faire glisser ailleurs même lorsqu'elle s'applique à rendre avec une acide précision les sensations les plus immédiates.

J. B.

LA MORT

À Victor Hugo.

T**ELLE** qu'un moissonneur, dont l'aveugle faucille
Abat le frais bleuet, comme le dur chardon,
Telle qu'un plomb cruel qui, dans sa course, brille,
Siffle, et, fendant les airs, vous frappe sans pardon;

Telle l'affreuse mort sur un dragon se montre,
Passant comme un tonnerre au milieu des humains,
Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre
Et tenant une faux dans ses livides mains.

Riche, vieux, jeune, pauvre, à son lugubre empire
Tout le monde obéit; dans le cœur des mortels
Le monstre plonge, hélas ! ses ongles de vampire !
Il s'acharne aux enfants, tout comme aux criminels :

Aigle fier et serein, quand du haut de ton aire
Tu vois sur l'univers planer ce noir vautour,
Le mépris (n'est-ce pas, plutôt que la colère)
Magnanime génie, dans ton cœur, a son tour ?

Mais, tout en dédaignant la mort et ses alarmes,
Hugo, tu t'apitoies sur les tristes vaincus;
Tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes,
Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus.

[1858.]

FRAGMENT

d'une imitation des *Petites Vieilles* de Baudelaire.

Il m'arrive souvent, tous les jours, dans les rues,
De croiser des vieillards et des vieilles...
... torticolis en grues.

CRÉPITUS

(Fragment.)

Je suis l'Adamaſtor des cabinets d'aisance,
Le Jupiter des lieux bas...

IMITÉ DE CATULLE

I

QUEL délicieux repas
Tu feras
(Si les dieux te prêtent vie)
Chez moi, pourvu toutefois
Qu'avec toi
Tu portes, toute servie,

Une table, avec bons vins,
Mets divins,
Sainte couronne de roses,
Quel délicieux repas
Tu feras...
Moyennant toutes ces choses.

C'est, vois-tu, mon doux ami,
Qu'à demi
Ma bourse n'est ruinée
Et qu'au fond du sac de ton
Apollon
Fait sa toile l'araignée.

Moi, je dirai les atours
Des Amours
Et des Grâces sadinettes
Et ferai naître en ton cœur
Le bonheur
En te sonnant mes sornettes.

Dame, je n'ai point de nard
 Mais mon art
 À ta narine altérée,
 Ami, fera monter un
 Doux parfum
 Que m'a donné Cythérée.

Ce festin sera, gourmand,
 Si charmant
 Et cette odeur si divine
 Que, toute pudeur en bas,
 Tu voudras
 N'être plus qu'une narine.

II

O SIRNIUM, cap au gazon fleuri,
 Enfin, c'est toi, je te revois encore
 Et les rayons consolants de l'aurore
 M'ont révélé ton visage chéri.

J'ai peine encore à croire l'évidence
 Que j'ai quitté les bords Bithyniens,
 Ces flots, ô cap Sirnium, sont les tiens,
 Je puis enfin te voir en assurance.

Ah ! qu'il est bon au retour, le foyer,
 Et qu'il est doux, le vieux lit de noyer,
 Quand on s'y couche après un long voyage.

Aussi, salut, cap Sirnium et toi, son
 Bleu miroir, lac qu'une forêt ombrage.
 Gai ! que la joie emplisse la maison.

IMITÉ DE CICÉRON

UN serpent, s'élançant du tronc creux d'un vieux chêne
 Darde son noir venin sur l'aigle ami des dieux.
 Le noble oiseau s'abaisse et sa serre hautaine
 A bientôt châtié le reptile odieux.

La bête, qui tordait ses anneaux avec gloire,
 À son tour est blessée au flanc et le bec d'or
 Du roi des airs, tout rouge encor de sa victoire,
 Déchire en vingt tronçons son adversaire mort.

Ayant bien satisfait ses vengeances sublimes
 Et bien rassasié son œil de sang vermeil,
 L'aigle alors jette au loin ses dépouilles opimes
 Et, l'aile ouverte au vent, vole vers le soleil.

[1861 ou 1862.]

ASPIRATION

Des ailes ! Des ailes !
 (RÜCKERT.)

CETTE vallée est triste et grise : un froid brouillard
 Pèse sur elle ;
 L'horizon est ridé comme un front de vieillard ;
 Oiseau, gazelle,
 Prêtez-moi votre vol ; éclair, emporte-moi !
 Vite, bien vite,
 Vers ces plaines du ciel où le printemps est roi,
 Et nous invite
 À la fête éternelle, au concert éclatant
 Qui toujours vibre,
 Et dont l'écho lointain, de mon cœur palpitant
 Trouble la fibre.
 Là, rayonnent, sous l'œil de Dieu qui les bénit,
 Des fleurs étranges,
 Là, sont des arbres où gazouillent comme un nid
 Des milliers d'anges ;
 Là, tous les sons rêvés, là, toutes les splendeurs
 Inabordables
 Forment, par un hymen miraculeux, des chœurs
 Inénarrables !
 Là, des vaisseaux sans nombre, aux cordages de feu,
 Fendent les ondes
 D'un lac de diamant où se peint le ciel bleu
 Avec les mondes ;

Là, dans les airs charmés, volètent des odeurs
 Enchanteresses,
Enivrant à la fois les cerveaux et les cœurs
 De leurs caresses.
Des vierges, à la chair phosphorescente, aux yeux
 Dont l'orbe austère
Contient l'immensité sidérale des cieux
 Et du mystère,
Y baisent chastement, comme il sied aux péris,
 Le saint poète,
Qui voit tourbillonner des légions d'esprits
 Dessus sa tête.
L'âme, dans cet Éden, boit à flots l'idéal,
 Torrent splendide,
Qui tombe des hauts lieux et roule son cristal
 Sans une ride.
Ah ! pour me transporter dans ce septième ciel,
 Moi, pauvre hère,
Moi, frêle fils d'Adam, cœur tout matériel,
 Loin de la terre,
Loin de ce monde impur où le fait chaque jour
 Détruit le rêve,
Où l'or remplace tout, la beauté, l'art, l'amour,
 Où ne se lève
Aucune gloire un peu pure que les siffleurs
 Ne la déflorent,
Où les artistes pour désarmer les railleurs
 Se déshonorent,
Loin de ce baigne où, hors le débauché qui dort,
 Tous sont infâmes,
Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encor
 Plus loin des femmes,
Aigle, au rêveur hardi, pour l'enlever du sol,
 Ouvre ton aile !
Éclair, emporte-moi ! Prêtez-moi votre vol,
 Oiseau, gazelle !

FADAISES

DAIGNEZ souffrir qu'à vos genoux, Madame,
Mon pauvre cœur vous explique sa flamme.

Je vous adore autant et plus que Dieu,
Et rien jamais n'éteindra ce beau feu.

Votre regard, profond et rempli d'ombre,
Me fait joyeux, s'il brille, et sinon, sombre.

Quand vous passez, je baise le chemin,
Et vous tenez mon cœur dans votre main.

Seule, en son nid, pleure la tourterelle.
Las, je suis seul et je pleure comme elle.

L'aube, au matin ressuscite les fleurs,
Et votre vue apaise les douleurs.

Disparaissez, toute floraison cesse,
Et, loin de vous, s'établit la tristesse.

Apparaissez, la verdure et les fleurs
Aux prés, aux bois, diaprent leurs couleurs.

Si vous voulez, Madame et bien-aimée,
Si tu voulais, sous la verte ramée,

Nous en aller, bras dessus, bras dessous,
Dieu ! Quels baisers ! Et quels propos de fous !

Mais non ! Toujours vous vous montrez revêche,
Et cependant je brûle et me dessèche,

Et le désir me talonne et me mord,
Car je vous aime, ô Madame la Mort !

Poèmes d'Arthur Symons traduits par Paul Verlaine :

| | |
|--|------|
| I. <i>Prélude aux « London Nights »</i> | 1055 |
| II. <i>Aux Ambassadeurs</i> | 1056 |
| III. <i>Prière à saint Antoine de Padoue</i> | 1056 |
| IV. <i>Dans la vallée de Llangollen</i> | 1056 |

| | |
|------------------------------|------|
| NOTES ET VARIANTES | 1059 |
|------------------------------|------|

| | |
|-------------------------|------|
| BIBLIOGRAPHIE | 1367 |
|-------------------------|------|

SUPPLÉMENT:

ŒUVRES LIBRES

| | |
|-------------------|------|
| Femmes | 1387 |
| Hombres | 1404 |

INDEX :

| | |
|---|------|
| <i>Index alphabétique des incipit</i> | 1441 |
| <i>Index alphabétique des poèmes titrés</i> | 1463 |
| <i>Index des noms et des titres</i> | 1479 |

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
POÈMES CONTEMPORAINS DES «POÈMES SATURNIENS»
ET DES «FÊTES GALANTES»
LA BONNE CHANSON
ALBUM ZUTIQUE
ROMANCES SANS PAROLES
POÈMES CONTEMPORAINS DE «LA BONNE CHANCE»
ET DES «ROMANCES SANS PAROLES»
SAGESSE
RELIQUAT DE «CELLULAIREMENT»
ET POÈMES CONTEMPORAINS DE «SAGESSE»
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
POÈMES CONTEMPORAINS DE «PARALLÈLEMENT»
DÉDICACES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
LE LIVRE POSTHUME
DANS LES LIMBES
ÉPIGRAMMES
CHAIR
INVECTIVES
BIBLIO - SONNETS
POÈMES DIVERS
ŒUVRES LIBRES :
FEMMES
HOMBRES

*Chronologie, textes et notes établis
par Yves-Gérard Le Dantec
Avant-propos,
notices et révision
par Jacques Borel*